



# Vie de Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille

*le Temps retrouvé*  
MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

*le Temps retrouvé*  
MERCURE DE FRANCE

VIE DE  
JEAN ROSSIGNOL  
VAINQUEUR DE LA BASTILLE

*Édition présentée et annotée  
par Antoine de Baecque*



MERCVRE DE FRANCE

LE TEMPS RETROUVÉ  
Collection dirigée par Antoine de Baecque

© *Mercur*e de France, 2011.

## INTRODUCTION

Peu d'autobiographies, au XVIII<sup>e</sup> siècle, peuvent commencer par cette phrase, courte, directe et simple, qu'utilise Jean Rossignol en incipit du récit de sa propre existence : « Je suis né d'une famille pauvre. » On trouve quelques Mémoires d'authentiques hommes du peuple, tels le *Journal de ma vie* de Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier, ou celui de Nicolas Contat, ouvrier typographe, voire certains textes de ces artisans ordinaires de l'Ancien Régime, comme le *Journal* du libraire Prosper Siméon Hardy\*. Mais qu'un homme revendique hautement sa condition populaire et puise dans la modestie de ses origines la volonté même de faire récit est alors exceptionnel. Jean Rossignol est un cas, un des destins les plus curieux de la Révolution française, puisque ce fils du peuple, autodidacte, sans-culotte du faubourg Saint-Antoine, devient l'un des géné-

\* Jacques-Louis Ménétra, *Journal de ma vie*, édité par Daniel Roche, Montalba, 1982 (rééd. Albin Michel, 1998) ; Philippe Minard, *Typographes des Lumières, suivi des Anecdotes typographiques de Nicolas Contat*, Éd. Champ Vallon, 1989 ; *Mes loisirs, ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, par Siméon Prosper Hardy, édition sous la direction de Pascal Bastien et Daniel Roche, PUL, depuis 2008, douze volumes prévus.

raux les plus célèbres en l'an II, commandant en chef des armées républicaines en Vendée.

En ouverture de son *Mémoire justificatif*, écrit en 1795 au moment où certains remettent en cause son commandement en Vendée, Rossignol écrit : « Je suis né dans cette classe du peuple pour qui le travail est un besoin. Sans fortune comme sans intrigue, je n'ai reçu de mes parents qu'une éducation très ordinaire, un bon métier et l'exemple de la plus austère probité. Dans l'ancien régime, je pouvais tout au plus espérer, après quinze ou vingt années de service, devenir caporal ou sergent. Dans le nouveau, j'ai été général en chef. » Rossignol propose ainsi l'un des premiers récits de la promotion républicaine, éloge du mérite, revendication édifiante des bienfaits d'une plus grande égalité devant les honneurs, qui deviendra une sorte d'idéologie officielle sous la III<sup>e</sup> République des instituteurs et du service militaire.

Jean Antoine Rossignol est né le 7 novembre 1759, d'un père facteur des messageries et d'une mère factrice, qui ont toujours habité aux alentours du port Saint-Paul, à l'ombre de la Bastille, forteresse royale. Il est le cadet de cinq enfants, le préféré de son père car « le plus espiègle ». C'est aussi le plus bagarreur, dès l'école : « Règles, compas, canifs, tout en était ; plusieurs fois je fus blessé, cela ne me dégoûtait pas. » À de nombreuses reprises, il est mené dans sa jeunesse au poste de police pour bagarres et raffuts. Son père meurt quand il a neuf ans, sa mère l'élève, une forte femme, personnalité dure et autoritaire, avec laquelle « il ne faut jamais se plaindre ». Le jeune Rossignol est plutôt un bon élève, son maître d'écriture est content de lui, mais, comme il le dira souvent, dans sa classe « le travail est un besoin ». Il devient apprenti orfè-

vre au faubourg Saint-Antoine. En quatre années, de onze à quatorze ans, « pour quatre cents francs d'argent », il apprend le métier. Par son travail, Rossignol devient un homme, mais par son aspect, il reste un enfant : « J'étais assez fort pour mon âge, mais je n'avais point de taille. » Alors, il part en province, où « il croit que les alouettes tombent toutes rôties » : la maturité vient sur le tas, au gré des apprentissages et des voyages par Bordeaux, La Rochelle, Niort. « Me voilà en route et très léger d'argent », dit-il avec humour.

Au retour à Paris, à quatorze ans et demi, il travaille chez l'orfèvre Taillepieu, au Marché-Neuf, pour vingt francs la semaine. Jean Rossignol, parcourant rapidement une existence sociale où s'attarder en un âge spécifique nommé « adolescence » n'existe pas encore, est enfin un homme. Il a grandi : « J'avais à quinze ans, la taille de cinq pieds trois pouces, assez bien fait, sans être joli, mais très passable. » De plus, il fréquente, malgré tous les pièges de la chose : « Un jour, je m'avisai d'aller voir les femmes et j'attrapai la petite drôlerie »...

Son penchant pour la bagarre, son désir de voir du pays, et sans doute le savoir-faire né d'un corps adroit et endurant, précipitent le jeune homme dans les bras de l'armée. À seize ans, il se fait soldat. Il a vendu ses outils, récupéré cent livres d'engagement, un billet de dix écus pour le régiment, et une cocarde. Et sa famille semble contente de s'en débarrasser. Rossignol est un soldat heureux, il a trouvé sa vocation : « À la vérité, j'aimais les évolutions en armes, les manœuvres, et je me plaisais beaucoup à ce métier-là. » Un vieux soldat lui enseigne le tir. En quatre mois de garnison à Dunkerque, au Royal-Roussillon d'infanterie, le voici tireur d'élite. Indubitablement,

Rossignol est doué pour les armes, ce qui se double d'une certaine hardiesse. S'ensuit une impressionnante série de duels, la plupart gagnés. Le premier est à la baïonnette, à dix-sept ans, mené au clair de lune : Rossignol gagne, portant un coup à la poitrine de son adversaire, la Giroflée, combattant fameux, qui reste sur le flanc plusieurs mois à l'hôpital. Le jeune soldat y gagne une réputation : « Tiens, le voilà, celui qui a mis la Giroflée à l'hôpital ! »... « J'étais content de voir qu'on ne me regardait plus comme un blanc-bec », commente-t-il, heureux. Mais tous ces duels lui valent presque autant de séjours en prison, en cachot, que de villes de garnison tranquilles.

C'est au Havre que Rossignol reste en poste le plus longtemps, dix-huit mois, là qu'il devient un très bon soldat : « Je me perfectionnai au point de devenir en une année le plus fort de ceux qui fréquentaient la salle d'armes. » Puis suivent Paramé, près de Saint-Malo, Brest, Morlaix, Longwy, à l'autre bout de la France. La vie de régiment semble chez lui une longue série de disputes, de rivalités, de bagarres et de duels (un tous les mois en moyenne...). Plusieurs fois, il manque d'y passer : pendu à Paramé, embroché par un aubergiste à Morlaix, avec la broche servant à rôtir la viande — « Je fus blessé mortellement et bien malheureusement : je sentis quelque chose de chaud qui m'était entré dans l'estomac » —, ouvert plusieurs fois à l'hôpital, souffrant le martyre à cause de blessures mal guéries.

Malgré tous ses talents militaires, Rossignol reste pauvre. Il arrondit ses fins de mois en enseignant le tir, l'escrime ou le bâton, à des élèves officiers généralement nobles. Parfois, il en est réduit à faire de la contrebande de sel avec d'autres soldats de misère, rusant et luttant



face aux gabelous. Aussi, ce qui le choque le plus, ce sont les injustices nées de la condition des uns et des autres au sein de l'armée royale. Rossignol est toujours très suspicieux vis-à-vis de la hiérarchie, de ceux qui ont obtenu leur grade par privilège : « Il était indigne d'être mon capitaine, il avait une croix de Saint-Louis qu'il n'avait pas gagnée, qu'il avait reçue, c'est-à-dire volée... », lance-t-il par exemple à propos d'un officier qu'il méprise. Or, l'armée d'Ancien Régime est l'un des lieux du privilège par excellence en France, où les places sont acquises au nom, voire achetées, plutôt qu'au mérite. Plus encore : le privilège et le mérite y entrent en conflit, généralement au profit du premier... Cela vaut au jeune homme une nouvelle dispute, avec l'un de ces capitaines indignes qui refuse de le combattre l'épée à la main, mais l'envoie trois mois en prison. « Au pain et à l'eau : heureusement que j'avais une maîtresse qui tous les jours m'envoyait quelque chose... », se souvient Rossignol, philosophe.

De cette existence concrète, où le respect se gagne dans un combat permanent, où l'injustice menace constamment de prison ou d'intrigue, Jean Rossignol tire un style sans fioriture aucune, s'en tenant aux faits, survolant les détails pour aller à l'action, un style fait de ne pas en être un, mais qui, pourtant, nous vaut cette écriture en phrases courtes et simples, cet art de l'ellipse, cette attention aux choses, aux hommes, cette prose ciselée par le concentré de vie. « Voici le fait... », écrit-il souvent pour présenter un événement ; et le chapitre V débute par cette phrase qui résume bien des tracas passés sous silence : « L'année s'écoula. » Cela mène le lecteur, pris par cette concision faite style, à ce rigoureux constat : « Au bout de huit années d'armée, j'ai eu mon congé. »

Rossignol retourne à Paris à pied, depuis la Lorraine, en cinq jours de marche. Il est dur au mal, n'hésitant pas devant des marches de douze lieux par jour. Il reprend son travail d'orfèvre, chez Sommier, toujours au faubourg Saint-Antoine. Puis il repart sur les routes, s'ennuyant dans la capitale : « Je fus trois années en province. Je n'avais pas vu la Provence et ce fut de ce côté que je fis une tournée. Je suis resté ensuite deux ans à Toulouse. »

Quand il revient à Paris au printemps 1789, Rossignol a bientôt trente ans. Il n'est guère curieux de politique ni des affaires du temps. Par contre, il aime être là où l'action le porte : il passe au champ de Mars, au Palais-Royal, parce que l'agitation y règne ; il est chez Réveillon, au faubourg, quand l'émeute éclate, le 28 avril 1789, contre le fabricant de papier qui voulait taxer ses ouvriers, laissant plusieurs centaines de corps sur le carreau. Mais, comme il l'avoue avec une franchise qui donne à son récit une indéniable authenticité : « Le 12 juillet 89, je ne savais rien de la Révolution, et je ne me doutais en aucune manière de tout ce qu'on pouvait tenter. » À l'en croire, sa prise de conscience est rapide, sans doute favorisée par les injustices auxquelles il fut confronté dans sa vie de militaire d'Ancien Régime. Ainsi, au Palais-Royal, le 13 juillet, est-il soudain dessillé : « Je vis des orateurs montés sur des tables, qui haranguaient les citoyens et qui réellement disaient des vérités que je commençais à apprécier. Les motions tendaient toutes à détruire le régime de la tyrannie et appelaient aux armes pour chasser toutes les troupes étrangères à Paris. »

Son 14 juillet, cependant, commence sur un coup de hasard : « Sur les neuf heures du matin, je revenais de déjeuner avec un de mes amis et devant l'église Saint-Paul

beaucoup de personnes étaient inquiètes à cause des bouches à feu qui étaient sur la Bastille. Je soutins qu'il y avait des suisses qui avaient renforcé la garnison et qu'il fallait prendre des mesures à ce sujet. » Rossignol suit la foule qui se regroupe jusqu'aux Invalides, en ramène un fusil au risque d'être étouffé, puis semble pris par le flot. « Je suivais le torrent sans pouvoir apprécier rien : toutes ces particularités-là étaient hors de ma portée », écrit-il, comme pour minorer toute préparation à l'événement, venu au peuple avec spontanéité. De ce point de vue, il est comme Fabrice à Waterloo dans le roman de Stendhal : la bataille l'enveloppe, le porte de-ci, de-là, et il ne fait que suivre un mouvement qu'il ne maîtrise jamais.

Une rumeur monte : « On assassine nos frères à la Bastille. » Rossignol, à cet instant, entre dans l'histoire : « Nous y fûmes à huit, en passant par la grand' rue Saint-Antoine. Un coup de canon à mitraille fut tiré de la Bastille et tua un facteur de la poste. » Dès lors, en soldat, il décrit rétrospectivement les faits d'armes d'une prise de la forteresse qui s'anime sous sa plume. D'un côté, les défenseurs, essentiellement quelques canons, une garnison d'invalides et une compagnie de suisses, regroupés autour du pont-levis et dans chaque tour, à l'étage inférieur, à hauteur d'homme, d'où ils tirent habilement. « Ils faisaient un feu de file et, longtemps, ils ont tué tous ceux qui se présentaient vis-à-vis le pont. » C'est un récit plein de morts, dans un camp comme dans l'autre, qui redonne une épaisseur à l'événement, quittant les gravures commémoratives, les images d'Épinal et la mythologie de la Bastille. Cette forteresse n'est pas qu'un tas de pierres anciennes ou que quelques prisonniers célèbres dans l'imaginaire collectif français : il a fallu la prendre d'assaut, avec de

nombreuses victimes chez les assaillants, environ une centaine.

Les citoyens armés se retranchent derrière les maisons, sur les toits, derrière les cheminées. Puis mènent le combat à découvert en trois vagues de feu, à onze heures trente, puis à deux heures trente de l'après-midi, enfin à quatre heures, quand ils reçoivent la capitulation. « La prise de la Bastille est en trois actes », résume Rossignol qui en fait une scène de théâtre où, cependant, chacun joue réellement sa vie. L'arrivée de deux compagnies de gardes-françaises, des soldats professionnels, ainsi que de deux canons, de l'Hôtel de Ville pour aider les assaillants est décisive. Mais ce sont femmes et enfants qui apportent les munitions, et les six cents hommes qui mènent l'assaut pendant cinq heures appartiennent pour bonne part aux « gens de métier » du faubourg tout proche\*. La prise de la Bastille, dans ce récit vivant et précis, redevient l'affaire collective du peuple de Paris.

Lors de l'assaut final, Rossignol entre dans la cour intérieure et monte sur-le-champ en haut des tours — il n'assiste donc pas au massacre du gouverneur de la Bastille, de Launay —, où il délivre un « jeune homme de trente ans, grand, bien fait, mais tout pâle », et fait précipiter deux suisses du sommet, épargnant le reste de la troupe qui s'y est réfugiée. Là, Rossignol est redevenu soldat, mieux encore : il s'est métamorphosé en meneur, en révolutionnaire, en vainqueur de la Bastille. Même si, en redescendant les escaliers étroits, il redevient un jouet de

\* Raymonde Monnier, *Le faubourg Saint-Antoine 1789-1815*, Société des études robespierristes, 1981 ; Raymonde Monnier a également écrit la notice « Rossignol » dans le *Dictionnaire historique de la Révolution française* (sous la dir. d'Albert Soboul), PUF, 1989, rééd. 2005, p. 937.

l'histoire, emporté par la foule : dans la cohue et la confusion, il est étouffé, blessé, et reste ensuite quinze jours alité chez sa sœur, sans oser le dire à sa mère.

L'apprentissage accéléré de la Révolution, en ce 14 juillet mémorable, est également une initiation à la politique dans ce qu'elle peut avoir de pire, à travers par exemple la fabrique artificielle des héros. Pour Rossignol, la prise de la Bastille est l'affaire de « six cents hommes »... et cependant il y eut, au total, huit cent soixante-trois vainqueurs « officiels » de la Bastille. Comme si tout Paris y avait été, surtout à partir du moment où l'Assemblée nationale accorde par décret des marques distinctives à chaque combattant... « J'ai vu l'intrigue dans les assemblées qui ont été convoquées pour reconnaître les vrais vainqueurs, témoigne Rossignol. Des hommes en habits de velours, d'autres avec de belles épaulettes se présentaient pour être reçus ; d'autres personnages distribuaient de l'argent avec profusion, enfin toutes les ruses ont été employées, et malgré la sévérité que l'on mettait aux formalités, certains furent reçus qui n'étaient même pas à Paris. J'en connais, surtout de ces hommes riches, et je peux attester qu'il n'y avait où tombaient les coups de fusils que les pauvres sans-culottes de la classe du seul peuple. » Rossignol donne des exemples, pas les moindres. Le brasseur Santerre, notable du faubourg, veut en être à tout prix : « Il disait qu'il avait prêté ses chevaux pour amener les voitures de fumier [...]. Je lui fis cette pointe : "Eh bien, il faut recevoir les chevaux de Santerre, puisqu'ils y ont été réellement, mais non pas sa personne." » Santerre est finalement admis sur la liste des vainqueurs, profitant d'un jour où Rossignol est absent du comité. De même, Hullin et Maillard, le premier réputé pour avoir dirigé les

compagnies des gardes-françaises, le second qui dresse la liste finale des vainqueurs, sont pour Rossignol des « lâches qui se sont cachés » lors de l'assaut. Quant à Legris, « il n'était pas là », et à Dubois, promené en triomphe à travers Paris avec une couronne civique, « il était saoul ». Les vrais héros ont pour nom Élie, Tournay, Humbert, et ce sont des modestes. Rossignol voue une haine tenace à toute campagne d'autopromotion.

La prise de la Bastille décide du reste de son existence : il obtient de la Commune de Paris qu'elle crée un corps militaire des Vainqueurs de la Bastille, et prend la tête de ce régiment d'une cinquantaine d'hommes en garnison dans un des anciens postes de garde de la forteresse bientôt détruite. Le voilà désormais soldat de la Révolution, le seul titre dont il va s'enorgueillir.

Le régiment de Rossignol est l'un des éléments moteurs lors des journées des 5 et 6 octobre 1789, qui entraînent le retour du roi à Paris, loin de Versailles, château hors de contrôle. Le 5 octobre, au matin, le mot d'ordre est omniprésent : « À Versailles, à Versailles, il faut aller chercher le boulanger, la boulangère et le petit mitron. » Si Maillard part devant, avec près de douze mille femmes, Rossignol suit avec les Vainqueurs de la Bastille, corps placé symboliquement en tête des militaires. Ils sont soixante-quatre hommes armés qui arrivent à sept heures du soir devant le château, précédant Gouvion et les éclaireurs de la garde nationale, qui parviennent sur place à onze heures trente ce même soir. Suit La Fayette avec la garde nationale, qui traîne les pieds et arrive à une heure trente du matin, six heures plus tard...

De nouveau, on ressent à la lecture de ces mémoires la réalité de la violence et d'un danger que l'histoire a

comme effacés de la rue révolutionnaire. Les gardes du corps du roi tuent sept soldats sur soixante-quatre. Heureusement, les dragons ne bougent pas, car sinon, Rossignol n'aurait pas pu tenir en attendant les gros bataillons de la garde nationale pendant quatre heures. « Le roi vint au balcon avec sa famille, écrit le mémorialiste. Sa femme tenait le dauphin dans les bras. Elle avait un chapeau et elle pleurait, sans doute à cause des gardes du corps tués sous ses yeux, car il y en avait deux qu'elle pouvait très bien remarquer à quelques mètres. » « Je laisse à l'historien la démonstration de cette journée, poursuit Rossignol, et je ne me permettrai aucune réflexion. Je couche seulement sur le papier ce que j'ai vu. » Homme de faits et d'action, le soldat n'en propose pas moins une interprétation de ces journées si importantes dans le cours de la Révolution : selon lui, La Fayette fait tout ce qui est en son pouvoir pour que le roi reste à Versailles. Mais le peuple ne veut rien entendre, forçant le destin d'une Révolution qui se tourne contre le monarque et ses défenseurs.

Le récit campe ensuite avec détails et vivacité la vie de garnison des hommes soldés par la nation, à cinquante sols par jour, au poste de la Bastille. Rossignol lui-même n'hésite pas à prendre son fusil et à faire son tour de faction, pour montrer l'exemple. C'est un corps étrange, dont les membres sont à la fois glorieux (ce sont les vainqueurs de la Bastille) et volontaires, car peu sont des militaires de formation. Cette compagnie est célébrée par la Révolution, puisque l'Assemblée nationale lui décerne un brevet, une couronne, un habillement et un armement complets, avec le titre de « premiers défenseurs de la patrie ». Mais en même temps, elle est brocardée : on sur-

nomme facilement ces hommes de tout âge et de toute grandeur « les bossus et les bancals ».

Rossignol décrit également les travers de cette troupe, dissensions nombreuses, zizanies et rivalités, manœuvres pour avoir des « épaulettes » et prendre le commandement. Notre homme est d'autant plus meurtri que c'est un imposteur qui lui soustrait un temps la compagnie, Hullin, lequel bientôt se sert dans la solde commune. « Comment feras-tu pour inspirer de l'âme aux soldats, toi qui n'en as pas ? », lui lance Rossignol. Il veut congédier les corrompus, ce qui lui vaut des inimitiés : le soldat n'aura pas la promotion qu'il attend. Il est mal vu du côté de la garde nationale et de La Fayette, qui ne l'aime pas, et s'il trouve un soutien du côté de Bailly, à l'Hôtel de Ville, il préfère quitter la compagnie, dégoûté par les manœuvres : « J'abandonnai cette clique infernale d'officiers. » Rossignol entre alors dans le bataillon de sa section, en août 1791, aux Quinze-Vingts, comme sergent. C'est là qu'il prépare l'insurrection du 10 août 1792, participant à la rédaction du *Journal des Hommes du 14 juillet* ; il joue un rôle actif dans la prise des Tuileries et la chute de la monarchie, membre de la Commune insurrectionnelle et du premier comité de surveillance. Lui-même portera comme fait de gloire, telle une médaille sur la poitrine, le titre de « fondateur de la République ». Mais cela, il ne le raconte pas\* : son récit s'interrompt entre l'été 1791 et le 23 mars 1793, quand Rossignol part avec sa division en Vendée, sur ordre du Conseil exécutif provisoire.

\* Pour plus de détails sur cette période, on se reportera à la biographie d'Adrien Bélanger, *Rossignol, un plébéien dans la tourmente révolutionnaire*, s.l., 2005.



La troisième et dernière partie de son récit, Rossignol la consacre à ses campagnes en Vendée, insoumise depuis la chute du roi, soulevée contre la toute jeune République française. Le soldat a désormais beaucoup plus conscience de son rôle et de sa place au sein du mouvement révolutionnaire. Il sait qu'il est considéré comme « le fils aîné de la patrie », et son destin lui vaut une popularité grandissante parmi les militants sans-culottes : il est donné en exemple dans bien des ouvrages civiques, placé en tête lors des défilés et des fêtes. Il commande maintenant une division de huit cents hommes, la 35<sup>e</sup> division de gendarmerie, fondée avec la République, composée de quatre compagnies principalement issues des vainqueurs de la Bastille — « ces ouvriers qui ont fait la Révolution » — et de deux compagnies de gardes-françaises, soldats plus « professionnels ». Rossignol aime « l'intrépidité de [ces] pauvres bougres » : « Rien ne les arrêta, le danger n'était pour rien quand j'étais à leur tête. Je ne leur connaissais que deux défauts, de bien boire et de bien se battre, et c'était un honneur pour moi de les commander. »

Rossignol comprend également la nature du terrain sur lequel il s'engage, notamment le caractère de ces « Brigands » contre lesquels il combat dès avril 1793 à Saint-Pierre-de-Chemillé. Il sait que cette guerre ne sera pas simple, ni menée dans des conditions habituelles, ce qu'il nomme une « guerre d'embuscades ». Les engagements échappent bien souvent au terrain dégagé du champ de bataille classique. Il s'agit davantage de pacifier une région, les Bleus menant des sorties hors de leur camp, « tournées » périlleuses durant lesquelles meurent parfois une douzaine de républicains, marches de douze à quinze heures, épuisantes et meurtrières. Rossignol évoque ainsi

un tout jeune tambour qui voit tomber son propre père sous ses yeux mais n'en continue pas moins de battre la charge après l'avoir embrassé une dernière fois, ou un canonnier frappé par un boulet, dont la cuisse est emportée, qui meurt en criant « Vive la République ! ». Mais la plupart du temps, loin de cet héroïsme, ses hommes ont peur, ou sont traumatisés, comme lorsqu'ils retrouvent plusieurs Marseillais du 10 août égorgés à Vrigne, dépouillés par les Brigands, qu'ils enterrent en pleurs. L'intérêt de ce texte est précisément de montrer la proximité que le commandant partage alors avec ses soldats, leur parlant, visitant leurs tentes, leur faisant boire à tous, avant les sorties, une rasade d'eau-de-vie.

Le combat se déroule en « pays fanatisé », et le récit en multiplie les exemples. Ces femmes d'un village qui se présentent aux soldats, terrorisées mais tout de même certaines d'incarner la foi et la victoire définitive : « Messieurs les Bleus, on nous dit que vous venez pour manger nos enfants, nous vous les apportons : mangez-les », tandis que les hommes sont déjà partis se battre « pour Notre Seigneur Jésus-Christ ». « Les morts ressusciteront au bout de trois jours, ils iront au ciel, lancent-elles. Monsieur le curé est avec eux, il leur a donné l'absolution, et à nous aussi... » Face à ces certitudes, à cette foi enracinée, la politique répressive, sur ordre du général Berruyer, consiste à mettre le feu aux villages, à incendier les maisons, politique de la terre brûlée que les « colonnes infernales » du général Turreau vont systématiser, de janvier à mai 1794, avec pour mission de « passer au fil de la baïonnette hommes, femmes et enfants convaincus d'avoir pris les armes contre la république ». Les simples suspects sont également poursuivis et massacrés lors de ces opérations

militaires d'extrême violence. Seules treize localités, réputées fidèles à la république, sont préservées.

Rossignol, s'il ne fait pas de concession, est cependant plus modéré, plus respectueux de ses ennemis, les considérant comme des humains, même « fanatisés ». Dans les combats, il fait montre d'un courage indéniable, n'hésitant pas à s'exposer en première ligne. Il donne de la voix, porte l'arme au cœur de la mêlée, participe aux charges. Son principal fait d'armes est la défense de Saumur, à l'été 1793. Rossignol y trouve une armée républicaine en déroute. Les Vendéens sont sur le point de prendre la ville. Mais il la fait fortifier d'urgence et parvient à mobiliser une partie des habitants pour qu'ils participent à sa défense. Il va résister aux assauts de Brigands supérieurs en nombre, et devient pour la Convention comme pour le peuple de Paris le « commandant de Saumur ». Il est alors nommé général de brigade par le Comité de salut public et le ministère de la Guerre, où il a deux soutiens importants, le ministre Bouchotte et son ami le général Ronsin. Une semaine plus tard, il est nommé général divisionnaire, puis, par décret de la Convention, le 27 juillet 1793, général en chef de l'armée de l'Ouest. Rossignol est au sommet de sa carrière militaire, même s'il reste incrédule face à cette promotion : « J'avoue franchement que cela me surprit beaucoup, et je dis moi-même à tous ceux qui étaient présents que je ne pouvais accepter, vu que je n'avais pas les moyens requis pour ce grade, et qu'il y avait bien d'autres hommes plus éclairés que moi, et que je ne connaissais rien aux affaires de cabinet. Me voilà général en chef. Je ne pouvais concevoir par qui et comment cela m'était venu. »

Dès lors, il est également, même s'il le refuse, un homme

politique, pris dans les conflits de Paris qui se répercutent en Vendée d'autant plus vite qu'une douzaine de représentants en mission envoyés par la Convention s'y croisent et y rivalisent d'ambition. Rossignol s'oppose d'abord aux généraux Biron et Canclaux, militaires d'ancien style à l'esprit profondément hiérarchique. Le premier, son supérieur direct, le fait mettre aux fers, ce qui lui vaut une vigoureuse défense par Collot d'Herbois aux Cordeliers, dont il est proche, qui lance un sonore « un vainqueur de la Bastille vient d'être mis au cachot ». Rossignol se plaint de son sort au ministre de la Guerre, Bouchotte, est soutenu par Merlin de Thionville, Danton, les cordeliers et les hébertistes, qui le font remettre en liberté. Il rentre à Paris « pour y rendre compte de sa conduite ». Le lendemain, il est auditionné par le Comité de salut public dans une ambiance de fièvre révolutionnaire et de citadelle assiégée. Blanchi, il retourne au combat vendéen, convoquant bientôt tous les généraux sous ses ordres en un « conseil de guerre de l'Ouest » à Saumur.

Le conflit suivant l'oppose à certains représentants en mission, Bourdon de l'Oise, son principal rival, Goupilleau de Fontenay, et Philippeaux. Ils obtiennent une première fois sa destitution, le 22 août 1793. Combatif, Rossignol repart pour Paris et, avec l'appui de Bouchotte et de Danton, retourne une nouvelle fois le Comité de salut public, qui le renvoie à l'Ouest après passage honorifique à la barre de la Convention. Le général sans-culotte y lance : « Je ne vous dirai pas de belles phrases parce que je ne sais pas en faire... mais je jure de faire tous mes efforts pour en finir avec la horde des Brigands. Oui, je suis patriote et si je savais qu'un de mes cheveux ne le fût pas je me brûlerais la cervelle... » Il ajoute dans ses Mémoires,

LETTRES POUR LIRE AU LIT, correspondance amoureuse (1831-1938)

d'Alfred de Vigny et Marie Dorval

LA REVUE DES DEUX MONDES PAR ELLE-MÊME

LA BOHÈME LITTÉRAIRE, *Les bohémiens* du marquis de Pelleport

À PARAÎTRE

DU DANDYSME, par Jules Barbey d'Aurevilly



# Vie de Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille

Cette édition électronique du livre  
*Vie de Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille* de Jean Rossignol  
a été réalisée le 29 février 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715231573 - Numéro d'édition : 178755).

Code Sodis : N45491 - ISBN : 9782715231597

Numéro d'édition : 230414.